

JULIEN DISCRIT

Le discret et le continu

Exposition personnelle du 8 septembre au 20 octobre 2018

Vernissage le samedi 8 septembre de 15h à 20h.

Fermeture exceptionnelle du 26 septembre au 3 octobre.

Pour sa seconde exposition à la galerie Anne-Sarah Bénichou, Julien Discrit explore les notions de discret et de continu. La figure du fragment tout autant que le fluide, composent un nouvel ensemble d'œuvres, qui mettent en relief les continuités et discontinuités exprimées dans notre rapport au monde et aux objets. Rivières fossiles, membres fantômes et pierres reconstituées peuplent ainsi cette exposition, dont le temps et la mémoire sont les matériaux principaux.

L'exposition sera accompagnée d'un texte rédigé par Ingrid Luquet-Gad.



Mu, 2018, tirage pigmentaire, 6,67 x 10 cm

Est dit *discret* ce qui est sécable, constitué d'éléments de base irréductibles, de segments répétés. À l'inverse, le *continu* lui est à l'image du *fluide*, où la partie ne peut être isolée du tout, où aucun élément n'est indissociable d'un *continuum* spatial et temporel. Le *discret* et le *continu* forment donc la base d'un questionnement sur la nature du monde, irriguant tout aussi bien la science à travers la physique ou les mathématiques, que la philosophie ou encore l'anthropologie.

Ces deux termes proposent deux visions du monde qui semblent irréconciliables, posent un problème sans solution. Ils sont à la fois contraires et complémentaires, les deux ne pouvant se penser autrement que dans leur opposition réciproque dans une sorte de danse sans fin. Cet indéfini constitue le point de départ d'un ensemble d'œuvres qui s'attachent à en extrapoler la portée, et en proposer des implications formelles. Au-delà, il s'agit justement de mettre en relief les rapports de continuités et de discontinuités entre les humains et la nature, ou pour le dire autrement le non-humain*.

Point de départ et pivot de l'exposition *Kintsugi* est une reconstruction, ou plutôt la reconstitution, d'une statue mutilée par la bombe atomique larguée sur Nagasaki le 9 août 1945. Faisant autrefois partie intégrante de la cathédrale d'*Urakami*, ce visage angélique fut offert comme symbole de paix à l'UNESCO en 1976 par le gouvernement japonais. Il fut dès lors placé dans les jardins de l'institution à Paris. La statue originale est donc tout à la fois document et monument en ce qu'elle fut le témoin direct du cataclysme atomique et dans le fait que les stigmates liés à cet événement lui confèrent une forte portée symbolique. Un monument donc qui se souvient de lui-même.

Le visage tronqué de l'*Ange de Nagasaki* est ici reconstitué par l'artiste qui en présente la moitié disparue. Matérialisée dans un bloc de marbre blanc, cette partie manquante répare en puissance la figure de l'Ange; *alter ego* spectral et céleste de la figure humaine.

Plus loin une photographie (*Mu*, 2018) fait d'ailleurs écho à cet ange déchu, en ce qu'elle montre la forme désertée d'un animal déjà envolé: non pas un fantôme, juste une enveloppe. C'est une mue de cigale en vue macroscopique qui révèle son caractère inanimé par la transparence de son ancien habitacle, comme un corps fané, à l'image d'une continuité qui se dissout ou se recompose.

Cette dernière se donne particulièrement à voir dans la série intitulée *Pensées*. Ces moulages en résine résultent du lent écoulement de l'eau à travers un lit de silice, présentant l'image figée d'un *continuum* liquide. Les formes subtiles tout autant que les lignes tracées semblent être l'émanation d'une intelligence de l'eau, un réseau profond de neurones, une sculpture auto-générée et répondant à sa propre logique. Prenant également l'attrait de la miniature et de la maquette, l'œuvre poursuit une recherche initiée dans des œuvres plus anciennes comme par exemple *États Inversés* ou *Inframince Mont-Blanc*.

Une autre série de sculptures enfin développe quant à elle une recherche où les matériaux et les formes sont intimement intriqués, combinés jusqu'à créer une constante interpolation. Ce travail entamé en 2017 sous l'intitulé *Pierres* se focalise sur la main, l'humain; ici le plastique se combine aux formes organiques, elles-mêmes pétrifiées, produisant des hybridations, comme autant de solutions de continuité.

* Le terme est ici emprunté à l'anthropologue français Philippe Descola. De façon évidente il désigne tout ce qui n'est pas humain mais qui pourtant entretient une interaction constante avec lui; les plantes, les animaux, les virus ou encore l'air ambiant. Il est surtout employé aujourd'hui comme substitut au mot « Nature »; d'une part pour éviter l'ambiguïté du terme et d'autre part pour se démarquer d'une vision « naturaliste » du monde, instaurant de fait une séparation entre l'espèce humaine et son environnement.

Voir Philippe Descola, *Par delà Nature et Culture*. 2005



L'Ange de Nagasaki, 2018, tirage pigmentaire, 60 x 70 cm

Julien Discrit est né en 1978 à Epernay (France), il vit et travaille à Paris. La géographie, en tant que tentative pour « décrire le monde » constitue pour Julien Discrit, artiste plasticien français, une source importante de réflexion. Ses œuvres évoquent des espaces aussi bien physiques qu'imaginaires, et cherchent à installer une tension dialectique entre le visible et ce qui reste dissimulé. L'expérience du temps, au travers du parcours et du récit est également essentielle dans sa pratique qui se déploie de l'installation à la performance, de la photographie à la vidéo.

Julien Discrit a participé à de nombreuses expositions personnelles et collectives en France et à l'étranger parmi lesquelles *What is not visible is not invisible*, au National Museum of Singapore en 2017, *Sublime: les tremblements du monde* au Centre Pompidou-Metz en 2016, *Nature. Culture* au Centre d'art contemporain Optica à Montréal en 2016, *La Biennale de Lyon* en 2011 et 2017, *Un nouveau festival*, au Musée national d'Art Moderne en 2010. Finaliste du Prix de la fondation d'entreprise Ricard en 2008, Julien Discrit a également été sélectionné pour le Prix Meurice et le Prix Sam en 2016.